

Yannick A. R. FRADIN

Le Cycle de McGowein

Livre 2

*Dynterith,
la Cité aux douze Gardiens*

Yannick A. R. FRADIN

Dynterith,
la Cité aux
douze Gardiens

Mentions légales

Ce livre a été publié avec <http://www.bookelis.com>

© Yannick A. R. FRADIN, octobre 2020
yannickarfradin.com

Illustration de couverture : Vael

Carte géographique : Renflowergrapx

ISBN : 979-10-359-2271-9

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° alinéas), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou des ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle »

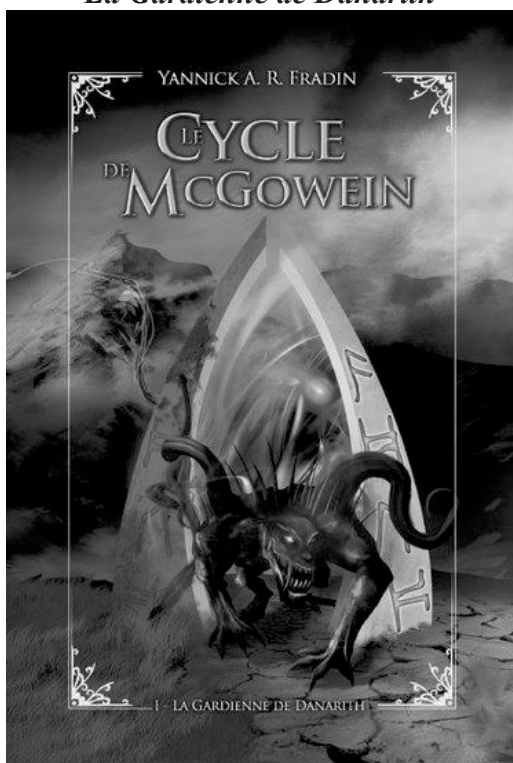
Avertissement

Ce roman de fantasy est le second volet de la pentalogie :

Le Cycle de McGowein

et la suite de :

La Gardienne de Danarith



Si vous n'avez pas lu le roman cité ci-dessus, je vous invite à en faire la lecture avant de plonger dans ***Dynterith, la Cité aux douze Gardiens***



GRANDE FORÊT
D'EQUILESTRE

PLAINES DE DYNTERITH

DYNTERITH

CARSIRITH

PLAINE SABLEUSE
DE LEOMER

FORÊT SAUVAGE
DE LEOMER

LEOMER

DANARITH

ONARITH

PLAINES DES
SOURCES GLACÉES

FORÊT DE DERELEN

LE MOULIN
DE DERELEN

FORÊT DE
TABILINTHE



ROYAUME INSULTAIRE
DE DYGALLIE

Du même auteur

Romans

Le Cycle de McGowein (saga de fantasy – merveilleux et aventure)

- Livre 1 : La Gardienne de Danarith – *mars 2018*
- Livre 2 : Dynterith, la Cité aux douze Gardiens – *juin 2018*
- Livre 3 : La Traversée de l'Océan de Ryn – *août 2019*
- Livre 4 : La Druidesse de Lörn – *septembre 2020*
- Livre 5 : Aydan et les huit Généraux de Galkaneth – *à paraître*

Nouvelles

- Le Moinillon et la Dame (recueil collectif « Je, tu, ils, NOUS » Anyway Éditions) – *décembre 2016*

Novella sur le légendaire régional

- La Bête Blanche de la Somme – *novembre 2018*

Contes de Noël

- Trois contes de Noël axonais – *décembre 2017*

Contes lyriques et merveilleux

- Gurifin et l'ode à la Lune – *janvier 2018*
- Le Seigneur Noir de Lokarith – *février 2018*
- Kainuchi et la Montagne des Fées – *mars 2018*
- La Sirène et l'Hippocampe – *avril 2018*
- La Licorne du Val d'Ambre – *mai 2018*
- Kallowën et la flûte enchantée – *février 2019*
- La Centauresse de Lynbethil – *novembre 2019*
- Insatiable Aglaopée – *mars 2020*
- Hydralune – *mars 2020*

À mon épouse Marine,

*À mes fils Louis,
Matthieu,
Thibault,
Clément,*

À ma fille Lucile,

Et bien sûr à vous, qui tenez ce livre entre vos mains !

I

Le triste sire du Donjon de Dynterith

Le Donjon de Dynterith est un palais fortifié datant des dernières années du règne du Roi Kalirod, second Roi de Dygallie, qui le fit ériger pour symboliser la puissance de la famille royale et sa gouvernance des terres de l'Île du Croissant, ainsi qu'il est fait référence au royaume de Dygallie dans les textes anciens, tel un clin d'œil à la forme de demilune qu'il revêt sur les cartes.

Le Donjon de Dynterith est un puissant bloc de roches sculptées dont l'architecture audacieuse élève des tours élancées à l'assaut des cieux. Ces dernières, au nombre de douze, sont reliées entre elles par deux niveaux de ponts suspendus, suffisamment larges pour accueillir des balistes et plusieurs rangs d'archers. Au sommet de chaque tour se dressent avec fierté et orgueil des statues de chacun des signes du zodiaque, exactes répliques de celles présentes au-dessus des portes du mur d'enceinte.

Le Donjon était à l'origine la résidence personnelle du roi et ne possédait alors que de sommaires aspects militaires. Au fil des décennies, le palais s'est progressivement transformé en place forte, jusqu'à devenir la structure impressionnante qui trône aujourd'hui à quelques centaines de pieds du port de Dynterith, s'offrant à la vue de tout navire entrant dans la baie.

Par temps clair, on peut apercevoir les hautes tours et les

statues depuis l'océan, jusqu'à une distance de dix encablures. Cela donne presque l'impression que douze créatures de légende marchent sur l'horizon, formant une ligne plus ou moins étendue selon l'endroit d'observation. Les équipages des navires voient alors progressivement se dessiner le fort au fur et à mesure qu'ils s'approchent de la Cité aux Douze Gardiens. Le bâtiment est lentement révélé de haut en bas, de quelques coudées supplémentaires pour chaque encablure parcourue.

Un bruit étouffé de froissement de tissu perça le silence et descendit lentement l'escalier en colimaçon. Il était accompagné du frottement à peine audible de fines sandales de cuir sur les larges dalles de pierre. À l'extérieur, des bourrasques caressaient les murs épais de la tour nord du Donjon de Dyntherith. Le vent était toujours omniprésent dans la grande cité portuaire, mais en ce treizième jour du Taureau, il soufflait avec une vigueur inaccoutumée, surtout pour cette heure matinale.

Il aurait fallu être à l'affût, particulièrement concentré et vigilant, pour remarquer le passage du conseiller Hérart. Ce dernier se mouvait tel un fantôme, glissant littéralement sur le sol comme l'aurait fait un drap léger. Il donnait l'impression de flotter quelques pouces au-dessus du sol, sans avoir besoin de poser le pied sur les marches plates et trop hautes pour ses courtes jambes.

Le conseiller était un petit homme replet au visage angulaire et au menton pointu, forme inhabituelle au royaume de Dygallie, accentuée par une barbiche taillée en fourche et dont les pointes se rejoignaient presque. On aurait à peine pu passer un doigt entre les deux extrémités noir charbon qui semblaient

sur le point de se livrer un duel acharné.

Le petit homme roulait deux yeux soucieux dans des orbites qui paraissaient trop petites pour les accueillir. Si Hérart était aux antipodes de l'incarnation de la beauté masculine, en tout cas selon les critères dygalliens, il possédait un certain charme, lequel tenait plus de son aura et de son comportement que de son physique peu avantageux.

Il avait la peau grasse, pour ne pas dire huileuse, creusée de sillons hérités d'une probable maladie et grêlée de petits trous, qui accentuaient encore la laideur de son faciès peu avenant. Les bourrelets de ses joues et de son ventre ballottaient au rythme de ses pas ou de sa respiration et agitaient la longue toge de soies luxueuses qui épousait avec volupté chaque partie de son corps disgracieux, comme s'il voulait le mettre en valeur plutôt que le cacher.

Pourtant, quand il prenait la parole, les premiers préjugés s'envolaient et on se surprenait à l'écouter en oubliant son aspect grotesque et repoussant. Il suffisait qu'il se taise pour que l'impression de dégoût et de malaise revienne, mais nettement atténuée par la forte impression que sa présence avait laissée.

Une chose était indéniable : il ne laissait personne indifférent. Les gens se souvenaient de lui, d'une manière ou d'une autre. S'il avait d'abord attisé la jalousie et la méfiance des proches du roi à son arrivée au royaume, il avait su se frayer un chemin, acquérir la reconnaissance de ses pairs, et de fil en aiguille, il était passé de riche marchand étranger à citoyen d'honneur de Dygallie. Il occupait aujourd'hui la très prisée et respectable place de Premier Conseiller du roi en personne.

Cela faisait de lui l'homme le plus influent du royaume après le souverain, à peu près sur le même plan que le Maître

des Gardiens et l'Oracle. Lui agissait sur le plan purement politique. L'Oracle restait le représentant incontesté des valeurs morales et spirituelles, le digne protecteur des croyances en tous genres, et l'incarnation vivante des traditions zodiacales qui caractérisaient le royaume insulaire de Dygallie. Le Maître des Gardiens, quant à lui, était à la tête de la classe la plus prestigieuse du royaume, mais dernièrement il s'inquiétait d'autre chose que de politique pure et il avait déserté les salles de réunion.

Quelquefois, le petit homme pensait qu'en fait, il était peut-être bien plus influent que le roi lui-même, puisqu'il avait réussi à obtenir son attention et son respect. Depuis quelques mois, le souverain ne prenait plus de décision sans le consulter ou au moins l'avertir. Le conseiller avait passé deux années de dur labeur pour en arriver là, mais il était satisfait. Lorsqu'il avait atteint le poste prestigieux de conseiller du roi, un an plus tôt, ils étaient alors dix-sept conseillers. Il y avait lui-même, l'Oracle, le Maître des Gardiens, et quatorze membres issus de riches, respectables et anciennes familles de Dynterith, marchandes ou militaires. Hérart était le seul étranger à avoir accédé à cette fonction remarquable et influente.

Puis une épidémie s'était abattue sur la cité portuaire, amenée par un navire marchand de Lendanon, petit royaume côtier du sud-ouest du Vieux Continent. De nombreuses personnes avaient péri. Sept conseillers avaient perdu la vie au cours des deux premières semaines, puis sept autres avant la fin du mois, sans avoir été remplacés, puisque les candidats potentiels se disputaient l'honneur de reprendre la place dans des luttes internes plutôt vives et compliquées. Depuis le début du mois du Taureau, il ne restait plus que l'Oracle, le Maître des Gardiens et lui-même comme grandes et uniques figures de l'autorité du Conseil.

Le Maître des Gardiens boudait régulièrement les réunions et quand il faisait l'honneur de sa présence au roi, il restait en retrait et s'alignait toujours sur l'avis du conseiller Hérart.

L'Oracle était tombé malade et avait failli succomber. Le vieil homme, sur sa quatre-vingt-dixième année, était très faible, nageait en pleine confusion mentale et se révélait rarement conscient. Toutefois, il s'accrochait à la vie et les deux augures célestes de la capitale veillaient sur lui de jour comme de nuit. Ses rares moments d'éveil relevaient davantage d'accès de démence ou d'apathie que de conscience véritable.

Le conseiller Hérart s'était donc vu projeté, par la force des choses, au premier plan de la vie politique de Dygallie, seul conseiller encore en vie à pouvoir jouer son rôle. De conseiller, il était devenu le confident du roi. De confident, il était devenu ami et il en était venu à se considérer un peu comme le régent du roi. Les deux hommes passaient beaucoup de temps ensemble et si quelques langues bien pendues s'étaient offusquées du pouvoir grandissant du petit homme, personne n'avait osé s'opposer publiquement à lui.

Il faut dire que Hérart savait s'y prendre et maîtrisait les joutes verbales à un degré rarement atteint. À sa manière, il était charismatique et inspirait autant la crainte et le dégoût que l'intérêt et l'admiration. Il était incontournable pour beaucoup et faisait désormais partie intégrante du paysage politique dygallien.

Encore trois marches et il aurait atteint le palier du second étage. Il les survola plus qu'il ne les foula du pied et s'immobilisa derrière la lourde porte de bois qui lui bloquait le passage et la vue. Il tendit l'oreille avec attention. Le vent mugissait et tourbillonnait dehors, sifflant dans les jointures des pierres anciennes sans jamais trouver un chemin ni parvenir à traverser la muraille protégeant le roi et ses sujets.

La quiétude totale de l'escalier s'opposait au tumulte extérieur. Le conseiller Hérart ne décela pas l'ombre d'un bruit, ni d'une présence, que ce soit dans l'escalier ou de l'autre côté de la porte. Il s'approcha et saisit la poignée, la tourna d'un mouvement lent et mesuré, puis se faufila aussi silencieusement qu'il était arrivé dans la grande salle aux murs couverts de tentures colorées, représentant les douze signes du zodiaque.

Face à lui se déroulait majestueusement la bannière du signe du Sagittaire, qui révélait un centaure musculeux à l'allure robuste et puissante, bandant un arc ouvragé, une flèche déjà encochée prête à l'emploi. Le visage du centaure était celui d'un beau jeune homme à l'air sérieux et rebelle, aux yeux vifs et étincelants. Les pectoraux puissants et les muscles abdominaux bien dessinés renforçaient encore l'impression de puissance que dégageait ce portrait coloré sur fond vert forêt.

De part et d'autre de la bannière du Sagittaire se trouvaient celles du Scorpion et du Capricorne, toutes deux sur fond orange vif. Celle du Scorpion représentait un scorpion noir et doré en vue aérienne et donnait tout loisir à l'observateur de profiter de la taille exceptionnelle de ses pinces acérées, ainsi que de la belle forme courbée de sa queue redoutable, terminée par un dard mortel. Celle du Capricorne affichait une créature mi-poisson mi-chèvre, qui ressemblait en fait à une chèvre à l'air sérieux et sage, mais dont le corps se changeait progressivement en queue de poisson couverte d'écailles. Là où le scorpion était noir et or, le capricorne était noir et argent.

À la gauche du Scorpion se trouvaient respectivement les bannières des signes de la Balance, de la Vierge, du Lion et du Cancer. À la droite du Capricorne se dressaient celles du Verseau, du Poisson, du Bélier, du Taureau et des Gémeaux. Les douze bannières, de taille égale, faisaient dix coudées de

haut pour six de large et étaient brodées de fils de grande qualité aux couleurs vives et riches.

On les aurait crues tout juste terminées alors que cela faisait des siècles qu'elles trônaient dans la grande salle de réunion, témoins muets des affrontements bureaucratiques que les générations de conseillers se livraient les unes après les autres.

Chaque bannière se trouvait à égale distance de chaque autre aussi bien à droite qu'à gauche, et toutes étaient décalées de deux coudées au-dessus ou en-dessous de leurs voisines, afin de donner un peu d'aération et de mouvement à la gigantesque fresque murale qu'elles dessinaient, formant une sorte de frise régulière sur deux étages en dents de scie.

Les bannières de la Balance et du Verseau étaient brodées sur un fond jaune vif. La Balance était représentée par un homme musclé et nu, dont on voyait le dos et les fesses. Ce dernier se tenait légèrement de profil, mais essentiellement de dos. Il brandissait une balance dotée de plateaux vides de toute charge, qui se trouvaient donc strictement au même niveau. Cet homme arborait la peau rose vif d'un individu en bonne santé et la balance elle-même était noire et gris foncé.

Le Verseau quant à lui était représenté par un jeune homme à peine pubère, nu également et représenté de face, ayant la particularité de posséder deux grandes ailes constituées de magnifiques plumes blanches. Il portait deux jarres, desquelles jaillissait de l'eau vive semblant éclabousser la bannière de l'intérieur, comme sur le point de se déverser à tout moment dans la salle de réunion. Le jeune homme portait la jarre dorée par-dessus son épaule droite et la jarre argentée sous le bras gauche.

À leur suite étaient suspendues les bannières de la Vierge et du Poisson, toutes deux sur fond bleu clair. La bannière de la Vierge représentait une jeune femme nue à la poitrine

généreuse, agenouillée au sol. Elle entourait de ses mains une gerbe de blé encore reliée à la terre. Celle du Poisson était ornée de deux poissons argentés bondissant hors de l'eau pour éclabousser la bannière de vase verte et d'écume blanche.

Un mètre plus loin, de part et d'autre, se dressaient les bannières du Lion et du Bélier, toutes deux sur fond noir. Celle du Lion laissait apparaître un lion à la crinière abondante, aux crocs et aux griffes redoutables, en position d'attaque, comme sur le point de bondir pour se ruer dans la pièce, la gueule grande ouverte dans un rugissement qu'on pouvait presque s'imaginer entendre si l'on s'attardait sur cette représentation saisissante de réalisme.

Le bélier affichait un air placide et neutre, paisiblement installé dans un pré verdoyant aux allures printanières. Ses imposantes cornes en forme de spirale lui donnaient à la fois un air dangereux et protecteur, car sa posture était tout à fait dénuée de toute forme d'agressivité.

Le Cancer et le Taureau apparaissaient tous deux sur des bannières d'un violet puissant et profond. Le Cancer était représenté par un énorme crabe à cinq paires de pattes, dont la première était terminée par deux impressionnantes pinces. Ce crabe aux dimensions titanesques apparaissait en vue aérienne et ses yeux globuleux semblaient entourés d'un léger voile de brume grisâtre.

Le taureau pour sa part figurait en digne représentant de son espèce, imposant et musculeux, d'un brun foncé qui tirait par endroits sur le noir. Le cou robuste et massif de la bête tournait vers l'intérieur de la salle de réunion une tête au regard fier et tenace, ornée de deux grandes cornes menaçantes. Ses sabots arrière soulevaient un nuage de poussière grise, comme si l'animal s'apprêtait à se lancer dans une charge franche et irrésistible.

Enfin, un peu à l'écart de toutes les autres, placée environ six coudées plus haut et à six de distance, tout à fait à la droite du mur, trônait fièrement une grande bannière blanche, dont la taille pourtant égale aux autres leur semblait supérieure de par la couleur écruée et immaculée sur laquelle le symbole des Gémeaux était représenté.

Un homme et une femme nus se tenaient debout, comme plongés dans une communion d'esprit, car si leurs bouches n'avaient pas été fermées, on les aurait crus en pleine conversation. Fait saisissant : le visage de chacun d'eux semblait l'exacte réplique de l'autre, comme s'il s'était agi de parfaits jumeaux, dont seuls les attributs sexuels permettaient de les différencier.

Un feu à l'agonie crépitait encore timidement dans la vaste cheminée de la salle de réunion, qui servait désormais de bureau au conseiller Hérart. Cette salle était à l'origine réservée aux discussions des conseillers entre eux mais, par la force des choses et comme il était le seul conseiller à avoir survécu aux ravages foudroyants de la maladie importée par les marins de Lendanon, elle était devenue son repaire et son lieu de travail.

Le petit homme se plaisait à profiter du calme et de la chaleur de la grande pièce. Il leva la main et observa la cheminée dans laquelle le feu avait cédé la place à des braises rougeoyantes, puis il jeta des coups d'œil nerveux de toutes parts, se gratta l'épaule d'un air concentré et alla ramasser quelques bûches empilées près de la cheminée pour les déposer sur les braises.

Il ne fallut que quelques instants pour que les morceaux de bois s'enflamment et irradiant leur chaleur dans la pièce, laissant apparaître ici et là quelques gouttes de sueur qui accentuèrent l'aspect huileux et gras de la peau du conseiller.

Avec force cérémonie, Hérart s'approcha de la grande table

en chêne massif, en fit lentement le tour, et s'installa sur la chaise où il s'était toujours assis. Il regarda tour à tour chaque chaise vide, puis tira à lui le volumineux livre posé au centre de la table, partiellement recouvert par des dizaines de parchemins et feuillets remplis d'écriture et de schémas.

— Discussion du treize du Taureau ouverte. La parole est donnée au conseiller Hérart. Qu'il dise ce qu'il a à dire et que ce livre soit le témoin et le garant de ses mots.

Une fois les paroles consacrées prononcées, il s'équipa d'une plume d'oie et commença à écrire. Il ne pousserait pas le protocole au point de parler seul, mais il noterait ce que bon lui semblerait dans le livre, car c'était ce que devait faire le secrétaire de séance lors de chaque réunion.

Il passa près d'une heure à griffonner, puis il referma le grand livre pensivement. Le roi avait été d'humeur très maussade ces derniers jours. Comment lui en vouloir quand on savait qu'une centaine de ses sujets était décédée à cause de la maladie lendanonienne et que, comble de malchance, tous ses conseillers, à l'exception de lui-même, avaient péri dans ce triste événement ?

Il semblait que la décision rapide du roi avait permis de stopper l'épidémie. Le navire lendanonien avait été placé en quarantaine à quelques encablures du port et les marins à son bord avaient reçu l'interdiction de débarquer ailleurs que sur le petit îlot aménagé à cet effet, de manière à ce qu'ils puissent fouler la terre ferme avant de reprendre leur route. Plusieurs semaines de navigation les séparaient de leur pays d'origine et le roi s'était refusé à leur interdire purement et simplement de quitter leur navire.

L'Oracle était faible et divaguait chaque jour, malgré les soins et l'attention toute particulière des deux augures célestes attachés au temple de Dynterith. Hérart décida qu'il enverrait

Myrella pour apporter un peu de réconfort et de compagnie au vieil homme. La jeune femme s'occupait déjà du Maître des Gardiens presque à temps plein, mais elle devrait également prendre soin de l'Oracle et veiller sur sa personne.

Le conseiller songea à l'utilité et au confort que lui procurerait le fait d'engager un secrétaire particulier, mais il ne pouvait souffrir que quelqu'un d'autre soit au courant de ce qu'il était en train de mettre en place. Tout le labeur des derniers mois commençait à porter ses fruits, mais pour pouvoir les récolter, il lui fallait être prudent, patient, et achever la dernière étape de son plan.

Maintenant qu'il s'était attiré les bonnes grâces du roi et était son seul et unique conseiller, il devait poursuivre son travail pour prendre le pouvoir sur le souverain en l'effaçant progressivement un peu plus, de la manière discrète et insidieuse qu'il avait utilisée depuis le début, jusqu'à ce que le jeune monarque ne puisse plus faire marche arrière.

Peu importait qu'il se rende compte des véritables objectifs du conseiller du moment qu'il s'en rendait compte trop tard. Patience et vigilance. Le chemin s'ouvrait grand devant lui. Plus personne ne se dressait sur sa route. Il était enfin tout à fait libre de ses mouvements. Être le seul conseiller du roi était inespéré, mais c'était la meilleure chance qu'il aurait jamais, et il devait la saisir.

Le petit homme était tout à ses pensées, imaginant ce à quoi la vie ressemblerait quand il aurait atteint ses objectifs. Il chassa finalement les chimères qui déambulaient dans son esprit ivre de pouvoir pour se concentrer sur des affaires plus concrètes.

En son for intérieur, Hérart sentait que le roi se méfiait encore un peu de lui, même si chaque jour était une nouvelle victoire. Il fallait continuer à gagner sa confiance, se rendre

indispensable, devenir le référent unique et incontournable pour toute action que le roi voudrait entreprendre ou devrait gérer, que ces actions découlent d'affaires internes au royaume ou relèvent d'éléments extérieurs, comme le navire placé en quarantaine.

Le petit homme devait être au courant de tout. Il voulait avoir un regard sur tout, pouvoir donner son opinion sur tout. Il ne fallait plus laisser le roi prendre de décision seul. Il devait l'amener à systématiquement l'associer à tout ce qu'il faisait. Or, depuis une semaine, Hérart avait remarqué un changement dans l'attitude du jeune monarque.

Celui-ci, frappé par le chagrin et l'inquiétude, avait fait de lui son confident et passait de plus en plus de temps en sa compagnie. Le conseiller s'arrangeait pour l'entretenir dans ce climat de confiance tout en lui apportant un réconfort et un appui, qui soulageaient à chaque fois un peu plus la conscience torturée du jeune homme.

Oui, l'entreprise était en bonne voie. Encore une ou deux semaines à ce rythme, ou peut-être quelques mois, et le roi serait devenu suffisamment malléable pour qu'il en fasse ce qu'il voudrait. Alors il serait le véritable maître de ce royaume. Il devait être prudent et diriger dans l'ombre. Il était inconcevable et imprudent de trop se mettre en avant. Le roi devait demeurer en place, seul détenteur visible de l'autorité, mais être soumis à toutes ses décisions, et il y parviendrait !

Il réfléchit aux différentes étapes qu'il lui fallait encore franchir avant de pouvoir étendre totalement son emprise sur le jeune homme. Avec calme et précision, il fit le bilan de tout ce qu'il avait déjà accompli depuis son arrivée à Dyntherith. Il n'en était qu'aux premiers jours suivant son arrivée au royaume de Dygallie lorsque ses réflexions furent interrompues par le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Le jeune Erechron s'avança dans la pièce bien éclairée, posant un regard fatigué sur le conseiller.

— Bien le bonjour, conseiller Hérart.

— Mes respects, votre Majesté.

— Même seul, vous continuez à travailler ?

— Bien entendu, votre Majesté. Je dirais même qu'étant seul, je me dois encore plus de travailler. C'est non seulement indispensable, mais cela m'aide à oublier les tristes événements que nous vivons actuellement.

— La ville entière souffre de la tragédie qui nous accable.

— Comment pourrait-il en être autrement, votre Majesté ? Il revient à ceux qui restent de s'occuper des affaires courantes et de préparer le terrain pour des jours meilleurs.

— Vous semblez fort motivé et plein d'énergie, conseiller.

— Motivé, je le suis en effet. Quant à l'énergie, j'essaie de monopoliser celle que je peux, même si la tâche n'est pas aisée. Mais vous, mon souverain ? Vous semblez épuisé et malade.

— Je n'ai le cœur à rien. Perdre ainsi toutes ces vies sans rien pouvoir y faire. Me trouver séparé de tous mes conseillers deux ans à peine après mon accession au trône, à l'exception de vous-même, qui êtes le plus nouveau et le moins expérimenté d'entre tous. Constaté le désintérêt évident du Maître des Gardiens pour toute cette affaire. Craindre pour le devenir de l'Oracle, actuellement entre la vie et la mort. Je suis las, Hérart...

— Pourtant, c'est votre décision de placer tout le quartier portuaire en quarantaine qui a permis d'endiguer la propagation de la maladie. De plus, avoir rapidement écarté le navire de Lendanon en l'autorisant à se reposer a offert la possibilité de garder des relations aussi peu tendues que possible au vu des circonstances.

— Certes, mais je ne sais plus que faire pour éloigner la

morosité des Dynteriniens.

— Le plus dur est passé, mon roi. L'épidémie a été stoppée et il ne devrait plus il y avoir de victimes, sauf peut-être dans la zone de quarantaine, mais vos médecins sont à pied d'œuvre et les dernières nouvelles semblent plutôt encourageantes. Certes, il y a eu des morts, mais nous pouvons de nouveau espérer de beaux jours pour notre grande cité.

— Comment rendre le sourire à mon peuple, conseiller ? J'ai beau faire le tour du problème, aucune idée ne me vient.

— Pourquoi n'organiseriez-vous pas une grande réception ? Vous pourriez inviter d'abord les familles nobles à quelques jours de fête, par exemple une semaine, puis élargir les festivités à l'ensemble de la ville. Cela permettrait de changer l'humeur maussade des gens en quelque chose de plus festif.

— Ne serait-il pas déplacé de faire la fête alors que de nombreuses familles sont encore endeuillées ?

— Les obsèques ont été conduites. Tout est presque rentré dans l'ordre. La douleur des familles est bien normale, mais après-demain, ce sera le premier jour du printemps et si je ne me trompe pas, il est d'usage de faire une grande fête pour cette occasion. Si je me suis bien imprégné de vos us et coutumes, il est également coutumier de célébrer l'arrivée du printemps par deux semaines de fêtes, la première étant généralement célébrée entre familles nobles au palais, la seconde en ville par tous les habitants de l'intérieur et de l'extérieur.

— Vous avez raison.

— Et d'ici là, nos médecins auront peut-être pu soigner les marins de Lendanon. Ils pourraient alors se joindre à nous, si vous le souhaitez, ce qui permettrait de définitivement rétablir de bonnes relations entre eux et nous. Rester sur cet épisode d'épidémie serait mauvais pour les futures affaires.

— C'est vrai.

— Et cela vous ferait du bien de passer à autre chose. Vous avez besoin de reprendre goût aux événements qui vous entourent. Vous êtes le roi. Vous devez être fort en toute circonstance, encore plus en ce moment. Tout le monde compte sur vous et a besoin d'un roi actif et réactif. Si vous restez à vous morfondre et à souffrir péniblement, ce qui est tout à fait compréhensible vu les circonstances, comment voulez-vous que les Dwynteriniens reprennent du poil de la bête ?

— Vous avez raison, mais c'est chose difficile. Tout roi que je suis, je suis aussi un homme.

— Avant d'être un homme, vous êtes un roi. Vous êtes LE roi. Les deux peuvent faire bon ménage, mais vous avez une responsabilité qui vous oblige à dépasser l'homme que vous êtes. Aujourd'hui en tout cas, je pense que c'est le cas, si vous me permettez cette remarque, votre Majesté.

— Conseiller, je crois que j'ai besoin d'aide en ce moment. Vos paroles de réconfort me remontent un peu le moral. Toutefois, je ne sais pas comment organiser les festivités dont vous parlez.

— Alors laissez-moi m'en charger, mon roi. Je vous conseille de faire une semaine de fêtes avec les familles nobles, en interdisant toutes les visites pendant cette période. Vous pourriez ensuite vous mêler au peuple la seconde semaine. Bien sûr, le cœur n'y sera peut-être pas vraiment, mais cela apaisera bien des souffrances et ainsi, chacun pourra profiter de la présence et du soutien de son roi. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis las. Je vous laisse gérer tout cela, Hérart. Tenez-moi au courant des dispositions demain soir. Je vais essayer de me préparer au mieux d'ici là.

— Très bien, votre Majesté. Il en sera fait selon vos désirs.

— Veillez à ce qu'il n'y ait rien de trop fastueux. Des fêtes

discrètes qui permettent de remonter le moral à tout le monde, oui. Mais il ne faut pas trop en faire, ni donner l'impression de vouloir noyer le chagrin dans des célébrations inconvenantes et déplacées.

— Ne vous en faites pas. J'ai beau être un étranger aux yeux de bien des personnes ici, je suis familier de vos habitudes et je ferai au mieux pour ramener l'apaisement au plus vite et le plus confortablement possible.

— Très bien. Je vous remercie.

— Je vous en prie, votre Majesté. Cela fait partie de mes attributions et j'ai le devoir de soutenir mon souverain, plus encore dans les événements tragiques et difficiles.

— Alors à demain soir.

— À demain soir, votre Majesté. Je passerai vous voir dès que j'aurai terminé l'organisation des deux semaines à venir.

Le jeune roi s'éclipsa après avoir jeté un vague coup d'œil aux bannières colorées, qui semblèrent s'animer l'espace d'un bref instant, comme si elles s'étaient dotées de vie sous les jeux d'ombres et de lueurs projetées par la danse du feu de la cheminée centrale. Erechron avait la nostalgie des semaines passées où il retrouvait encore ses conseillers autour de cette grande table, dans cette pièce immense désormais tristement vide.

L'espace d'un instant, le roi ne put réprimer la pensée qu'un étranger au royaume occupait à lui seul cet espace riche d'un passé glorieux qui avait vu passer des générations de conseillers royaux. Puis il se fit le reproche de tenir de telles pensées. Hérart avait ses défauts, mais il avait été d'un grand secours en cette triste période et il avait fait ses preuves plus d'une fois. C'était par ses actes, son dynamisme et sa participation active aux affaires du royaume qu'il s'était petit à petit fait une place et avait accédé au tant convoité poste de

conseiller.

Quand Erechron y pensait, il lui semblait que c'était la première fois qu'un homme né sur une autre terre que celle du royaume accédait à une telle fonction. Pour se changer les idées, il décida d'aller consulter les annales de feu son père pour rechercher un éventuel précédent en la matière.

Le Premier Conseiller était perplexe. Le roi semblait abattu et pourtant, il gardait une lucidité peu commune pour un jeune homme de son âge. Il était normal qu'il soit perturbé par les derniers événements comme il était naturel qu'un roi si jeune ait du mal à assumer sa position. Pourtant, Erechron lui apparaissait comme un jeune homme plein de ressources et plus réfléchi qu'il ne le laissait paraître de prime abord.

Peut-être lui faudrait-il plus de temps pour parvenir à ses fins ? Peut-être devrait-il jouer plus finement qu'il ne le pensait ? Il se laissa choir dans le fauteuil le plus proche du feu et allongea les jambes, laissant ses pieds rôtir doucement à la chaleur bienfaisante. Alors, Hérart se plongea dans une intense réflexion et passa là le plus clair de la nuit, ne s'interrompant que pour alimenter le feu en combustible lorsque les flammes menaçaient de perdre en intensité.

II

Le Moulin de Derelen

*Tourne la roue du vieux moulin,
Chante l'eau claire dans le matin.
Danse la paille avec le grain,
Vive la table et vive le pain.¹*

Refrain d'une chanson dygallienn

Ils avaient quitté le village de Danarith. McGowein avait enfin l'impression de commencer son voyage, enfin la certitude d'avoir laissé le monde des créatures de cauchemar derrière lui. Posant un regard apaisé sur les arbres et le ciel, le guerrier s'imprégna du souffle du vent et des odeurs de la flore environnante.

Alors qu'il suivait la Gardienne au petit trot, il songea soudain à Octave, le jeune apprenti augure céleste. Il espérait qu'il se remettrait vite et bien de son malheureux accident. Tout à coup, le fait qu'il n'avait pas pu lui poser une seule des questions qui lui brûlaient les lèvres le frappa. Le jeune homme semblait posséder quelques connaissances sur le monde infernal où il avait passé les dernières années de sa vie. Octave paraissait en tout cas en savoir suffisamment pour lui donner des explications et lui permettre d'en apprendre plus.

¹ Clin d'œil à la chanson « *La Roue du Vieux Moulin* » de Claude Rivals - *Le Moulin et le Meunier*

Un monde constitué des cauchemars des gens ; du moins est-ce ainsi qu'il avait cru comprendre la définition qu'en avait donnée le jeune apprenti. Une connaissance livresque et érudite pourrait apporter un complément d'informations et un éclairage tout à fait favorable à une meilleure compréhension de l'expérience traumatisante qu'il avait vécue.

McGowein sourit. Il avait enfin commencé son périple et songeait déjà à faire demi-tour. Ce n'était pas raisonnable. Octave avait besoin de repos, la Gardienne une mission importante à accomplir, et lui-même ses proches à retrouver.

Les événements se suivaient parfois de manière étrange et ne permettaient pas qu'on puisse faire librement ce que l'on souhaitait. Le guerrier devait se réjouir d'être toujours en vie et sur la bonne voie.

Sa compagne de route pourrait peut-être lui en apprendre davantage également, mais il ne voulait pas la harceler de questions. Le moment opportun arriverait tôt ou tard. Quand il le jugerait adéquat, il lui soumettrait ses interrogations. Cela ne changerait rien à l'horreur de ce qu'il avait vécu, mais en parler l'aiderait peut-être à mieux en supporter le souvenir et les implications.

Les pensées sinistres qui lui trottaient dans la tête finirent par s'estomper, alors que s'ouvrait devant lui un paysage de montagne qui n'était pas sans lui rappeler sa ville natale. Les montagnes du royaume d'Orgondie couvraient plus des deux tiers de ses terres. La capitale Talanar, l'une des plus imposantes villes-forteresse du royaume, trônait fièrement à plus de trois mille cinq cents mètres d'altitude.

Son esprit vagabonda, tantôt dans des souvenirs du passé, tantôt sur les reliefs et les couleurs que ses yeux transmettaient à son cerveau. Il trouvait un apaisement très agréable en la compagnie de Léraline et décida de profiter du trajet pour se reposer et reconstruire sa santé déjà bien entamée. La beauté du paysage qu'ils traversaient éveillait en lui une nouvelle joie de

vivre. Il se surprit à penser qu'il pourrait peut-être un jour guérir de ses blessures.

Quelques heures de chevauchée après leur départ de Danarith les menèrent près du village d'Onarith, dans la plaine de Lormyl, qu'ils contournèrent tout en prenant soin de rester hors de vue. Leurs montures s'engagèrent bientôt dans les sous-bois qui parsemaient la région. Il s'agirait, selon la Gardienne, de l'essentiel du paysage jusqu'à Dynterith.

La piste était facile à suivre, même si les herbes folles envahissaient par endroits la chaussée et limitaient leur champ de vision. La jeune femme semblait bien connaître le chemin et avançait sans hésitation. McGowein la suivait de près ou chevauchait à son côté.

Ils parlèrent peu. En fait, leurs brefs échanges consistèrent surtout en des réponses que Léraline apportait aux questions du guerrier. Celles-ci portaient sur la faune et la flore environnantes, ainsi que sur l'histoire de Dygallie. McGowein montrait un intérêt plus que simplement poli à l'égard des terres qu'ils traversaient. La Gardienne trouva qu'il était plaisant de lui répondre et que son compagnon témoigne d'un désir véritable de mieux connaître le royaume.

La jeune femme se demanda si elle s'intéresserait autant que lui aux us et coutumes, à l'histoire et à la géographie d'un pays étranger, fût-elle amenée un jour à en traverser un. Elle se dit qu'après tout, il était bienvenu qu'on se préoccupe des autres. Si tous les marchands étrangers s'étaient intéressés autant que lui au royaume de Dygallie, le commerce aurait probablement été plus florissant et les relations meilleures entre les différents royaumes. La compréhension de l'autre passe avant tout par l'intérêt qu'on lui porte. McGowein manifestait une curiosité réelle et sans cesse renouvelée tant des gens que des choses qui l'entouraient.

Léraline ne pensait pas que cet intérêt fût basement calculateur, ni pour servir des fins inavouables. Son

compagnon était simplement curieux et semblait apprécier de comprendre et de connaître les choses, pour le simple plaisir de les comprendre et de les connaître. Certaines questions étaient aussi simples et naïves que celles d'un enfant, mais après tout, ce sont souvent les questions les plus simples qui apportent les réponses les plus riches et les moins décevantes.

Ils chevauchèrent jusqu'à la nuit et s'arrêtèrent pour camper. Ils s'installèrent sous des couvertures, elle quelques mètres au-dessus du sol, dans son hamac fixé dans un arbre, comme elle l'avait fait lors de la première nuit après leur rencontre, lui à même le sol, en position assise plutôt qu'allongée, dans son armure.

Vers le milieu de la nuit, Léraline s'éveilla soudain, prise d'une étrange appréhension. Les sens aux aguets, elle observa la nuit avec attention et se retrouva bientôt à scruter le ciel à travers le feuillage de l'arbre dans lequel elle était allongée. Comme le soleil est à son zénith à son point culminant de la journée, elle se dit qu'il devait être à son nadir, tant l'obscurité ambiante était marquée.

Elle souligna la netteté avec laquelle elle distinguait les étoiles et baissa bientôt les yeux d'un air songeur. Toute sensation d'appréhension et d'inquiétude l'ayant quittée, elle s'assoupit de nouveau et s'éveilla une nouvelle fois, peu de temps après.

Il faisait aussi clair qu'en plein jour. Elle était debout au pied de l'arbre dans lequel elle avait passé la nuit et regardait une petite clairière au sol jonché de feuilles colorées, allant du jaune pâle au rouge foncé, et passant par diverses teintes d'orange. Le sol était littéralement couvert de ces feuilles. Nulle part on ne pouvait voir ni le sol ni l'herbe. Seules les feuilles s'offraient à la vue de la Gardienne, qui mit un certain temps à réaliser l'étrangeté de voir ces éléments de saison automnale en plein début du printemps.

Elle mit encore plus de temps à remarquer la silhouette

inquiétante en plein centre de la petite clairière qui, maintenant qu'elle avait pris le temps de mieux la regarder, possédait une forme étrangement circulaire, trop parfaitement circulaire pour que la nature elle-même ait pu arriver seule à un tel résultat.

La silhouette, immobile, tranchait vivement avec les couleurs chatoyantes et fauves des feuilles qui formaient un véritable tapis, probablement épais de la hauteur d'un pied. L'individu contrastait tant par son immobilité que par ses vêtements et son armure noirs comme le jais. Le sol de feuilles était animé de-ci de-là par de légers souffles de vent, mais ni les longs cheveux qui arrivaient en bas du dos de l'homme ni sa cape au bleu profond ne laissaient échapper le moindre mouvement, la plus petite ondulation, le plus discret frémissement.

Léraline se demanda qui pouvait bien être ce guerrier, car elle avait la certitude qu'il s'agissait d'un homme, malgré ses longs cheveux, lorsqu'elle se souvint qu'elle voyageait en compagnie de McGowein. Elle allait le héler lorsqu'un mouvement dans la clairière la stoppa net, avant que le moindre son n'ait franchi ses lèvres. La cape de l'homme venait de fouetter l'air d'un mouvement ample et théâtral, se changeant littéralement en un nuage de papillons des mêmes teintes et couleurs que les feuilles, papillons qui formèrent comme un halo autour de lui.

Le guerrier se tourna soudain vers elle. Son visage regardait dans sa direction, mais ses yeux ne semblaient pas la voir. De longues traînées sanglantes d'un rouge écarlate lui coulaient des yeux jusqu'au sol, recouvrant progressivement les feuilles à ses pieds, puis toutes celles de la clairière, alors que les papillons se coloraient un à un de cette même couleur.

Bientôt, une coulée poisseuse de feuilles ensanglantées vint glisser le long des bottes de la Gardienne, qui étouffa un cri. La clairière tout entière avait viré au rouge sang. Seul l'homme en son centre était demeuré noir comme le charbon, mis à part sa

peau, qui ruisselait du liquide écarlate s'échappant désormais de ses yeux clos.

Léraline se réveilla en sursaut, le cœur battant la chamade et les mains moites. Il lui fallut quelques instants pour comprendre qu'il faisait encore nuit noire. Elle venait simplement de faire un rêve étrange aux accents de réalisme dérangeant. Elle se souvenait des couleurs et des mouvements, des odeurs même. Après un certain laps de temps passé à observer le feuillage au-dessus de sa tête – car il aurait été vain d'essayer de distinguer des étoiles à travers pareille couche de végétation – elle ferma les yeux et finit par se rendormir, bercée par les ronflements étouffés de son compagnon de route, qui dormait quelques toises plus bas.

Le petit groupe repartit dès les premières lueurs de l'aube, après un petit-déjeuner frugal composé de pain et de céréales sèches, que Méruline avait glissés dans la gibecière de Léraline. La jeune femme ne se souvenait plus qu'en demi-teinte du cauchemar qui avait perturbé sa nuit. Elle se garda bien de le mentionner à son ami. Il ne s'agissait après tout que d'un rêve issu de son imagination et des divagations de ses pensées, soumises à rude épreuve ces derniers jours.

Ils chevauchèrent une autre journée complète, passèrent une nuit similaire à la précédente, au cours de laquelle Léraline fit le même rêve dérangeant et affreusement réaliste. Ce n'est qu'au milieu de la troisième journée de voyage que le sentier de terre laissa la place à une route pavée envahie de mauvaises herbes et de débris naturels de toutes sortes : morceaux de bois, de terre, de pierre, de déjections animales, de restes de coquilles d'œufs et de branchages, tombés sous l'action des derniers vents violents.

Il était clair que cette section de la route n'avait pas été entretenue depuis longtemps, mais elle demeurait néanmoins visible et à peu près praticable pour des cavaliers et des piétons.

Ils ralentirent le pas en arrivant à la hauteur d'un second signe de civilisation, moins accueillant que la route pavée, puisqu'il s'agissait d'un poteau de bois surmonté d'une tête humaine en état de décomposition avancée.

— Au pas maintenant. Et soyons sur nos gardes. Nous approchons du Moulin de Derelen. Il s'agit d'un ancien village qui n'est aujourd'hui plus qu'une ruine. C'est aussi le lieu de rendez-vous de nombreux bandits. Il leur sert parfois de repaire provisoire, expliqua Léraline.

— C'est ici que vous vouliez vous arrêter, si je me souviens bien ? lui répondit McGowein.

— En effet. Nous allons devoir nous attarder un peu ici avant de poursuivre notre route.

— Et cela présente des risques importants, si je comprends bien ?

— Oui, plus nous resterons longtemps ici, plus le danger sera grand.

— Alors espérons que nous trouverons rapidement ce que vous cherchez et que nous pourrons reprendre notre route sans rencontrer de personnes ni de créatures hostiles.

— Soyez vraiment vigilant, McGowein. Même l'armée ne se risque que rarement ici. Faites comme si nous étions déjà sous la surveillance de maraudeurs prêts à nous attaquer à la moindre occasion, pour nous dérober nos biens, nos montures, et aussi nos vies.

— Eh bien, vous êtes rassurante Gardienne.

— J'insiste, c'est pour notre sécurité que je dis ça. Je sais de quoi il retourne. Cet endroit est un vrai coupe-gorge. Probablement l'un des plus dangereux du royaume.

C'est à allure réduite et les sens aux aguets que les deux compagnons pénétrèrent dans le périmètre des vestiges du village de Derelen. Ils aperçurent ou plutôt devinèrent bientôt la silhouette d'une vieille bicoque éventrée et envahie par les mauvaises herbes, dont le toit devait s'être effondré ou avoir été

emporté par les éléments depuis belle lurette.

Léraline avançait au pas, prenant soin de faire passer sa monture sur les endroits du sol qui proposaient les retours sonores les plus discrets, si bien qu'on aurait dit que les chevaux glissaient littéralement sur un sol de coton. McGowein avait tout de suite compris l'intention de sa compagne de route et s'appliquait à faire suivre le même chemin à sa fougueuse monture.

On entendait le bruissement des feuilles dans le souffle du vent léger qui balayait le sous-bois, parfois ponctué de l'ululement d'un rapace ou du cliquetis de l'armure du guerrier. Si les montures étaient silencieuses et que la Gardienne avançait sans émettre le moindre son, McGowein ne pouvait empêcher les grincements et les couinements de sa carapace de métal. Les bruits ne devaient pas porter loin et il fallait se trouver assez proche des cavaliers pour les percevoir, mais dans un sous-bois où la visibilité était fort réduite, il ne faisait nul doute que c'était un handicap certain pour quelqu'un qui cherchait à faire preuve de discrétion.

Les animaux sauvages repéreraient la présence des deux cavaliers avant même de les voir, principalement à cause du chant de l'armure noire de McGowein. Si des hommes étaient positionnés à moins d'une centaine de coudées de leur progression, il était plus que probable qu'ils les entendraient et les localiseraient aisément, tout en restant pour leur part cachés. Léraline et McGowein en étaient bien conscients et avançaient avec une attention renouvelée.

Soudain, le guerrier éperonna sa monture et fila à vive allure pour se mettre à la hauteur de la Gardienne, qui lui jeta un regard à la fois surpris, courroucé et vaguement inquiet.

— Nous ne sommes pas seuls, Gardienne, et à en juger par leurs déplacements, ils ne nous veulent pas du bien.

— Qu'avez-vous vu ? Où sont-ils ?

— Ils sont une douzaine, deux dans des arbres un peu plus

loin et une dizaine à pied, en train de nous contourner pour nous encercler.

Léraline était dubitative, elle n'avait rien vu ni entendu. Comment McGowein pouvait-il savoir combien ils étaient et où ils se trouvaient ? Un sifflement la tira de ses pensées alors que le guerrier passait devant elle et détournait une première puis une seconde flèches de la lame de son épée. Comment cet homme avait-il pu dégainer si vite son imposante lame ? Elle se surprit à penser que ce n'était pas la première fois qu'elle se faisait cette réflexion.

Elle aurait bien commenté l'adresse dont son compagnon avait fait preuve en parant apparemment sans effort les deux traits, mais deux autres sifflements la firent éperonner son cheval pour se mettre à couvert, alors que McGowein brisait les deux nouveaux traits du plat de son épée, bougeant tout juste assez le bras pour qu'ils soient pulvérisés dans leur course.

Aucun mouvement inutile. Un calme contenu et une dextérité remarquable, doublée d'une vivacité surprenante. Cet homme faisait vraiment preuve d'un maniement peu conventionnel et redoutable de sa grande lame à double tranchant. Parer une flèche était une chose. En parer quatre ne relevait pas de la seule chance. Elle se demanda comment il arrivait à savoir précisément où les traits se trouvaient. Se fiait-il au son ou bien avait-il vu chacune des flèches tirées ? Et même dans ce cas, encore fallait-il avoir la force, la concentration et la précision de placer sa lame au bon endroit au bon moment. Se fût-il agit d'un bouclier que cela aurait été plus facile, mais pulvériser comme il l'avait fait des flèches en plein vol en les frappant de son épée était plutôt surprenant et peu banal.

Les archers semblaient être aussi stupéfaits qu'elle, à moins que plus aucun angle de vue ne leur permît de décocher, puisque McGowein rengaina son arme et vint se mettre à

couvert aux côtés de Léraline.

— Je prends au nord et à l'est. Vous au sud et à l'ouest.

— Prendre quoi ? Vous voulez que nous chevauchions dans des directions opposées ?

— Non, je parle des gaillards qui ne vont pas tarder à déboucher de derrière les buissons d'aubépine que vous voyez là-bas.

Elle suivit le geste de McGowein pour voir quatre, non, cinq hommes aux mines patibulaires armés de haches et d'épées émerger des buissons qu'il venait d'indiquer. Il était inutile d'engager la conversation avec eux. Leurs visages étaient suffisamment expressifs pour n'avoir aucun doute sur leurs intentions.

Alors que Léraline faisait volte-face, elle entendit McGowein se ruer dans les fourrés dans la direction opposée, juste après être descendu de son cheval et l'avoir attaché en quatrième vitesse à un arbre. Il n'avait pas perdu de temps et elle aurait peut-être été bien avisée de faire de même. Si sa monture prenait un mauvais coup, ils seraient bien embêtés pour poursuivre leur voyage, d'autant plus que leurs agresseurs avaient l'air de piétons.

Des bandits comme il en pullulait dans ces bois. Ceux-là étaient particulièrement laids et crasseux. L'air malsain et vicieux avec lequel ils dévisagèrent Léraline, en particulier ses jambes et sa poitrine, écoëra la jeune femme plus encore que leur apparence physique. C'est sans remords et sans retenue qu'elle trancha trois d'entre eux, tirant avantage de leur hésitation en les désarmant d'un seul coup bien placé de son épée. Elle leur infligea des blessures mineures mais suffisamment douloureuses pour les faire battre en retraite.

Les deux autres hommes se montrèrent moins galants ou plus entreprenants que leurs compagnons. Il fallut un peu plus de temps à la jeune femme pour leur administrer le même traitement. Après quelques minutes de combat, elle se retrouva

bientôt seule. Ses agresseurs avaient tous pris la poudre d'escampette sans demander leur reste.

Sa jument n'avait pas été blessée dans l'affrontement et elle s'en réjouit. Elle flatta l'encolure de Meyr pour la rassurer et la calmer, puis alla faire de même avec la monture de McGowein. Où était-il donc passé d'ailleurs ? Elle avait été tellement accaparée par les cinq escogriffes qu'elle n'avait pas fait attention à autre chose qu'à son environnement immédiat. Léraline n'avait entendu aucune manifestation d'autres affrontements dans le sous-bois.

La jeune femme venait de prendre la décision de demander à Méruline d'aller voir si elle apercevait leur compagnon lorsque celui-ci surgit d'un fourré touffu, une vingtaine de coudées sur leur droite. Il marchait calmement et posa un regard dur sur les buissons où s'étaient engouffrés les cinq adversaires de la Gardienne dans leur fuite, avant de s'intéresser de nouveau à elle.

— Ces hommes n'étaient pas des enfants de chœur et leur armement tout sauf du matériel de débutant. Pas de dégâts ?

— Non, tout va bien. J'ai juste horreur d'ôter la vie et avec ces coupe-jarrets, j'ai bien failli ne pas avoir le choix. J'ai cependant réussi à les désarmer et à les mettre en fuite. Ils y réfléchiront à deux fois avant de revenir mettre les pieds par ici.

— Ils avaient l'air bien entraînés et rompus à ce genre de manœuvre.

— Oui. Les brigands de ces bois ont la réputation de former des groupes et d'être difficiles à mettre en déroute, même par l'armée régulière quand des échauffourées éclatent entre les deux camps.

— Leur matériel est en bon état et de bonne facture. On dirait de l'équipement militaire, tel que celui utilisé pour la guerre, pas de simples outils ou armes de fortune dont les brigands sont généralement dotés.

— Probablement le fruit de larcins et de vols. Deux grandes familles de voleurs et d'assassins sévissent dans notre royaume. Toutes deux ont établi leur quartier général dans cette forêt. Derelen est un peu leur lieu de rencontre, leur zone d'échanges, mais aussi de règlements de comptes et d'affrontements, qui relèvent plus de la bataille rangée que de la bagarre de rue.

— Une bonne organisation et de bons équipements. Leurs dirigeants doivent être des personnes dangereuses.

— Cela est certain oui. Mais nous parlerons plus tard. Il nous faut trouver les archers avant qu'eux ne le fassent ou qu'ils n'aillent chercher des renforts. Et restez sur vos gardes, il y a probablement d'autres hommes dans les environs et les bruits de bataille leur auront signalé notre position.

— Les deux archers sont morts, ainsi que leurs cinq autres compagnons. Il ne reste pas âme qui vive alentour à part nous-mêmes et nos montures. Et votre adorable compagne Méruline. Tout va bien, Méruline ?

La petite fée gratifia McGowein d'un hochement de tête et d'un petit sourire, mais aucune gaieté n'éclaira son visage.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'il n'y a pas d'autres hommes en embuscade tout près d'ici ? Et comment saviez-vous combien ils étaient et où ils se trouvaient ?

McGowein marqua un temps d'arrêt, se dirigea vers l'arbre où il avait attaché Ganor, le détacha, monta sur son dos et se tourna vers la jeune femme pour lui répondre.

— L'expérience des batailles. Peut-être aussi une sorte de sixième sens dans ce genre de situation. Les combats et la mort ont été mon quotidien pendant plus de quatre ans, Gardienne. J'ai développé une certaine... sensibilité qui me permet de mieux cerner le danger et les forces qui le composent.

— Une réponse peu satisfaisante, mais crédible. Je pense qu'il est inutile que j'essaie d'en savoir plus, ou d'avoir une explication plus détaillée ? Soit... Reprenons donc notre route alors.

Après avoir fait quelques pas, Léraline reprit la parole.

— Vous dites avoir tué ces hommes, ainsi que les archers ?

— En effet.

— Sept en tout, c'est cela ?

— Oui. Cinq hommes armés de haches et d'épées, et deux archers. Tous portaient des effets et des vêtements dignes de riches marchands plutôt que de malandrins.

— Pourquoi les avoir tués ?

McGowein sembla surpris.

— Pourquoi ? Les hommes prêts à tuer sont également prêts à mourir. Dans un affrontement de ce genre, il y a forcément des morts et des blessés.

— Avez-vous pensé à leurs familles ?

— Leurs familles ? Que voulez-vous dire ?

— Ces hommes, tout crasseux et mal attentionnés qu'ils étaient, avaient probablement femmes et enfants. La plupart d'entre eux en ont. Leurs méthodes en effet sont contestables, mais ils commettent généralement leurs méfaits pour nourrir leurs proches.

Le guerrier demeura silencieux un long moment, si bien que Léraline finit par ajouter.

— Je ne leur cherche pas d'excuses, McGowein. Je ne vous reproche pas non plus de les avoir tués. C'était probablement eux ou nous. Si vous ne les aviez pas repérés aussi tôt et précisément, nous aurions eu bien plus d'ennuis. Toutefois, vous me semblez parler de la mort avec tant de détachement que j'aimerais que vous vous rappeliez que même les plus mauvais des hommes peuvent avoir de bons sentiments au fond d'eux-mêmes, comptent pour quelqu'un, et ont quelqu'un qui compte pour eux. J'ai l'impression que vous avez oublié ou enfoui profondément une partie de votre humanité pendant ces dernières années, que seul votre caractère profond vous garde d'être devenu une bête dénuée de raison. Vous vous comportez avec sagacité et droiture, mais je sens que fureur et désespoir

ne sont jamais très loin. Je ne souhaite pas vous faire la morale ni vous assommer de remontrances, simplement que vous sachiez que vous n'êtes plus seul, que vous pouvez vous reconstruire et reprendre pied en gardant en tête que la vie est chose précieuse.

McGowein fixait un point dans le vide devant lui, immobile comme une statue. Il finit par laisser échapper un profond soupir et ferma les yeux quelques instants. Il semblait faire un effort pour garder contenance et adressa bientôt de nouveau la parole à sa compagne de route.

— Je comprends Léraline. Je vous remercie de prendre soin de mon âme torturée, même dans des moments comme celui-ci. Je vois que vous avez simplement mis vos assaillants en déroute. Peut-être était-ce le bon choix. Peut-être au contraire que leur avoir laissé la vie sauve leur permettra de commettre d'autres méfaits et d'ôter la vie à d'autres personnes, des innocents qui sans cela n'auraient pas péri. Je comprends votre raisonnement, mais pour ma part, je ne suis pas convaincu que laisser la vie à ce genre d'individus, quand bien même ils auraient de la famille, soit une bonne chose. J'avais peut-être perdu de vue ce concept de valeur de la vie, je vous remercie de me l'avoir rappelé. Je dois cependant vous faire cet aveu. Il me faudra du temps pour me défaire de ce détachement dont vous avez parlé, si toutefois je parviens à m'en débarrasser un jour. Vos paroles m'en auront au moins fait prendre conscience.

— Je ne sais pas par quoi vous êtes passé, mais je comprends que ce fut terrible. C'est une bonne chose que vous ayez conservé la raison. Je sais qu'au fond de vous, vous êtes un homme bon et droit. Essayez de garder à l'esprit que les hommes ne sont pas comme ces créatures que vous avez combattues au cours des quatre dernières années. Vos arguments sont à tout à fait à propos et je me demande sincèrement si je n'aurais pas dû moi aussi les tuer. Il m'est difficile d'ôter la vie, sauf à y être vraiment contrainte et même

alors, cela m'est pénible.

— Je comprends. Tuer est devenu une banalité, une routine même, pour moi. Mais vous avez raison, les hommes ne sont pas de vulgaires obstacles qu'il faut éliminer pour survivre et continuer à avancer.

— J'ai bien vu que vous ne tuez pas sans raison et que vous préférez communiquer avant de croiser le fer, mais j'ai bien vu aussi que la mort avait perdu de son caractère irréversible et tragique, qu'elle faisait partie de votre quotidien. Vous n'êtes pas seul Cormag. La vie est importante. La mort n'est pas une banalité, ni une routine.

— Vous avez raison, Léraline. La mort m'a si longtemps accompagné que je vais avoir du mal à m'en séparer si facilement.

— Je vous aiderai, et vous m'aiderez également.

— Je vous en suis reconnaissant.

— Moi aussi.

Les deux cavaliers échangèrent un long regard, chacun puisant des forces et du réconfort dans les yeux de l'autre. Méruline avait gardé le silence et s'attendait presque à ce qu'ils se rapprochent pour se prendre la main ou s'étreindre lorsqu'une ombre passa sur le visage de McGowein. Il détourna le regard, se racla la gorge et fit avancer sa monture de quelques pas.

— Remettons-nous en route.

Léraline ponctua la phrase de son compagnon en faisant volter Meyr et se plaça à sa hauteur. Tous deux éperonnèrent doucement leurs montures, qui se mirent à trotter en direction de la ruine éventrée aperçue un peu plus tôt, avant l'attaque des brigands.

Quelques minutes plus tard, ils contemplaient les restes d'une maison dont ne subsistaient que quelques pans de murs troués, envahis par les herbes, les lianes et toutes sortes de végétaux qu'ils auraient été bien incapables de nommer. Ils

firent faire un petit détour à leurs chevaux pour longer la ruine par l'ouest et Léraline indiqua du menton la direction du sud-ouest.

— Le moulin qui a fait jadis la célébrité du village se trouve un peu plus loin. Nous y serons dans quelques instants.

— De quel genre de moulin s'agit-il ?

Léraline se mit à rire.

— Haha, vous venez de combattre, d'abattre sept hommes, et vous me questionnez sur la nature d'un moulin.

— Pardonnez-moi si ma curiosité est déplacée.

— Il s'agit d'un moulin à eau. Il était destiné à l'industrie forestière. Une scierie en fait, qui fournissait du bois de construction et de chauffage.

— Et il fonctionne toujours ?

— Je n'en ai aucune idée, mais cela m'étonnerait.

— Que voulez-vous faire ici, Gardienne ?

— En fait, je suis à la recherche des deux hommes du parchemin. Nous allons faire comme si vous étiez un simple garde du corps et si nous rencontrons quelqu'un, taisez-vous et laissez-moi parler.

— Très bien.

Ils chevauchèrent encore quelques minutes dans un silence pesant, puis se retrouvèrent devant un cours d'eau. Ce dernier était plutôt large, à peu près dix coudées, et assez profond. Il leur fallut chercher un passage. Comme ils ne trouvèrent que quelques branches jetées en travers, qui pouvaient supporter le poids d'un homme mais pas d'un cheval – à supposer qu'un cheval ait pu traverser sur des branches aussi peu épaisses sans glisser – Léraline finit par s'immobiliser et fit signe à McGowein de s'arrêter également.

— Cela pourrait nous prendre toute la journée que nous ne trouverions peut-être pas de passage susceptible de nous permettre de franchir ce cours d'eau. Or, le moulin est tout près d'ici. L'espace est dégagé des deux côtés, vous avez déjà sauté

à cheval ?

— Vous comptez traverser d'un bond, si je vous entends bien ?

— Tout à fait.

— Ça me paraît envisageable oui. Je suis rouillé, mais Ganor est un cheval plein d'énergie et il répond parfaitement aux directives que je lui donne.

— Alors, allons-y.

Léraline fit faire quelques pas en arrière à sa jument, puis s'élança au trot et enfin au galop, droit en direction du cours d'eau, qu'elle franchit sans encombre. Elle fit signe à son compagnon de l'imiter et l'observa d'un air tendu.

S'il ratait le saut et venait à tomber dans l'eau, sa lourde armure le tirerait à coup sûr vers le fond. De plus, à cause de cette même armure, le poids que devait supporter Ganor était bien plus important que son poids à elle. La largeur du cours d'eau était un saut assez facile pour un cheval, mais un animal lourdement chargé n'était pas si facile à orienter que cela et il s'agissait de le faire bondir vraiment au bon moment.

Alors qu'elle angoissait et passait en revue les différents scénarios catastrophes qui pouvaient se produire, McGowein avait déjà lancé sa monture et franchi l'obstacle. Ce n'est que lorsqu'il fut à ses côtés que Léraline réalisa qu'il avait traversé sans problème. Ils pouvaient reprendre leur route.

La Gardienne se fit l'effet d'une sottise et se dit qu'elle ferait bien mieux de tourner son attention et son esprit vers l'observation et l'écoute de son environnement immédiat. S'ils avaient repoussé et mis en déroute une douzaine de maraudeurs un peu plus tôt, il était fort possible qu'il y en ait d'autres dans les parages. Ceux dont elle avait épargné la vie et qu'elle avait laissé filer pouvaient très bien revenir avec du renfort. Eux n'étaient que deux. Toute l'adresse et toute la force dont ils étaient capables ne suffiraient pas à venir à bout d'un groupe important de brigands bien équipés et décidés à leur donner la

chasse.

Il était donc important qu'ils fassent au plus vite et aient quitté la zone avant d'avoir de sérieux ennuis. Mener l'enquête était important, mais Léraline ne devait pas négliger leur propre sécurité et jauger avec prudence les risques encourus par rapport aux bénéfices retirés.

Les deux cavaliers passèrent devant ce qui avait dû être deux maisons, car il n'en subsistait que quelques pierres et morceaux de bois envahis par des herbes et des plantes de différentes tailles et espèces. Le toit s'était depuis longtemps effondré, ou bien peut-être qu'on en avait prélevé les matériaux pour bâtir autre chose ailleurs.

Le troisième bâtiment qui s'offrit à leur regard longeait la rivière et semblait partiellement y plonger. La construction était endommagée, mais les murs toujours debout et il semblait qu'au moins une partie du toit subsistait. Dans ce village en ruines où la nature avait repris une bonne partie de ses droits, c'était le seul édifice qui semblait encore à peu près en état. Sorti de ce contexte, le vieux moulin n'était qu'une ruine instable et proche de l'effondrement.

La partie qui plongeait dans l'eau de la rivière n'était autre que l'ancienne roue à aubes et son mécanisme de fixation, étonnamment préservés puisque le bois n'était que peu recouvert de mousse. La roue elle-même paraissait encore complète et sans dégâts apparents.

À en juger par l'aspect extérieur des murs, il n'était pas exclu que le plancher intérieur existe encore, du moins partiellement, et qu'on puisse grimper dans la vieille bâtisse pour se soustraire aux regards d'éventuels observateurs. Il était aussi possible que des brigands s'y trouvent tapis, à l'affût des deux cavaliers, qui s'approchaient prudemment et aussi silencieusement que possible.

Léraline tourna la tête pour interroger McGowein du regard. Celui-ci comprit le sens du message muet qu'elle lui adressait,

car il leva discrètement deux doigts, l'index et le majeur droits, de manière inclinée, puis indiqua du menton le vieux bâtiment encore debout avant de lui emboîter le pas.

Deux personnes se trouvaient donc dans le moulin, si l'on en croyait son étrange compagnon. Comment pouvait-il savoir ce genre de chose ? Elle se demanda si McGowein n'était pas capable d'étendre d'une manière ou d'une autre la perception de l'autre dont il avait parlé lors de son procès. Il avait expliqué être capable de ressentir l'énergie vitale des personnes proches de lui. Il avait pu voir la vie de l'augure céleste de Danarith le quitter. Le vieil homme se trouvait alors à peine à quelques coudées de lui, dans une salle fermée, et il le voyait. Se pouvait-il qu'il fût à même de ressentir les énergies vitales sans avoir besoin de voir les individus concernés ?

Elle se promit de l'interroger sur ce sujet lorsqu'ils pourraient échanger sans craindre que des oreilles indiscrètes n'écoutent leurs paroles. Pour le moment, elle se réjouissait que son compagnon possède un tel don et résolut de pénétrer dans le moulin pour voir ce qui allait se passer.

Léraline stoppa sa jument à une dizaine de coudées de l'entrée, descendit de sa selle et attacha Meyr à un arbre. McGowein fit de même avec Ganor et ils se dirigèrent tous deux à pied vers l'antique porte de l'édifice, qui semblait encore tenir debout, par quelque miracle ou caprice du sort, à moins que quelqu'un ne l'ait entretenue pour qu'elle puisse continuer à être utilisée.

La Gardienne stoppa quelques instants devant la porte, comme pour écouter, mais aucun bruit ne vint troubler leur attente. Elle se décida finalement à entrer par la porte entrouverte. Elle la poussa légèrement de la botte et jeta un coup d'œil furtif à l'intérieur. La pénombre ne lui permit pas de voir bien loin, mais elle repéra immédiatement une petite ouverture sur la gauche, qui laissait filtrer un peu de lumière. Elle entra, suivie de McGowein, qui troubla le silence ambiant

par de lourds grincements de parquet.

La jeune femme, souple et légère, glissait sur les vieilles lattes, mais le guerrier, avec son arme et son armure, devait peser au moins le double de son poids. Le parquet protestait et criait sa souffrance à chacun de ses pas. Au temps pour l'effet de surprise... s'ils avaient pu espérer un effet de surprise. Les deux occupants devaient les avoir vus venir depuis un moment, pour peu qu'ils aient regardé dans leur direction.

Léraline décida d'annoncer leur présence et d'offrir la possibilité d'un échange verbal avant qu'une manifestation moins amicale ne jaillisse de l'obscurité. Elle prit la parole après s'être raclé la gorge, brisant le silence qui avait succédé au grincement d'immobilisation de McGowein à ses côtés.

— Je dois rencontrer deux hommes ici même. Se trouvent-ils ici ?

Un silence total accueillit ses paroles. Elle attendit quelques instants puis, comme personne ne se manifestait, elle fit signe à McGowein de la suivre. Cette halte leur avait laissé le temps de s'habituer à l'obscurité ambiante et elle se dirigea sans hésiter vers l'escalier qui montait sur leur gauche. La fine lumière éclairant la pièce provenait en fait d'une fissure dans le mur et de l'étage supérieur, dont elle n'apercevait que la rambarde de bois en haut des marches.

Ils débouchèrent bientôt sur le premier étage du vieux moulin. Il s'agissait surtout d'un local fait de poutres et de lattes de bois, qui surplombait la pièce du dessous. On pouvait y voir quelques débris, probablement d'un mécanisme compliqué d'engrenages. La partie de la roue à aubes reliée au moulin pour actionner le roulement se trouvait d'ailleurs sous l'escalier qu'ils venaient de gravir. Il ne demeurait pas grand chose au rez-de-chaussée, tout juste une partie du bras de la roue, ce qui lui permettait de rester en place dans le mur et dans l'eau.

Un quart de l'espace à peine possédait un plancher sommaire. Le reste était composé de poutres et de poutrelles

entre lesquelles s'ouvrait le vide, qui promettait une chute de plus de six coudées à celui qui aurait le malheur ou la maladresse de chuter. Il n'y avait personne et pourtant il n'y avait pas d'autre étage. Pas même d'échelle qui menait au toit depuis l'intérieur, à moins que quelqu'un ne s'en soit servie et l'ait ensuite retirée.

Léraline se demanda si McGowein n'avait pas imaginé les deux présences dont il lui avait fait part, ou s'il n'avait pas simplement mal compris son message muet. Elle se félicita d'avoir demandé à Méruline de rester avec les montures. La petite fée aurait tôt fait de les prévenir si quelqu'un devait approcher du moulin ou faisait mine de vouloir se saisir de Meyr et de Ganor.

Il n'y avait rien de remarquable dans la pièce, sinon un vieux bout de table appuyé contre un mur, un peu penché et extrêmement poussiéreux. Il y avait d'ailleurs un vieux morceau de mécanisme cassé posé dessus. Rien qui vaille la peine de s'y attarder.

Un vieux morceau de mécanisme cassé ? Léraline avait eu une impression étrange en posant les yeux dessus. Il ne paraissait pas recouvert de poussière comme le reste. La jeune femme s'approcha et distingua un bout de métal, qui lui dit vaguement quelque chose. La plaque en acier poli portait le même symbole que celle qu'ils avaient trouvée dans le petit sac de la jeune fille qui s'était liquéfiée sur le Plateau de Dargyl.

Alors elle comprit. Les contacts devaient effectivement se trouver là, si McGowein avait senti deux présences. Mais probablement se cachaient-ils et avaient-ils laissé traîner cette plaque pour identifier leur interlocuteur. Comme le parchemin l'avait laissé entendre, la jeune fille et ses contacts ne se connaissaient pas. C'était là sa chance de les bluffer et d'obtenir des informations.

Elle se saisit de la plaque d'acier poli et sortit la sienne, tenant une plaque dans chaque main.

— Allons, montrez-vous. Je sais que vous ne devez pas être loin.

Comme aucun son ni aucun mouvement ne vint troubler la quiétude de l'endroit, elle finit par reprendre la parole.

— Si vous êtes là, est-ce que Stroph peut se montrer ? Je pourrai donner le nom de son compagnon quand vous vous serez manifestés. Vous devez me remettre quelque chose et je ne compte pas attendre toute la journée !

Elle avait parlé avec autorité et pris le ton agacé de celle qui n'aime pas attendre et est venue récupérer une marchandise, qu'un coursier indélicat mettait du temps à transmettre.

Aucun son ne brisa le silence. Elle commença à montrer des signes d'impatience et lâcha un soupir d'exaspération. Une ombre sortit alors du dessous d'une poutre et se planta devant elle, à quatre coudées à peine.

— Je suis Stroph, comment mon collègue est-il supposé s'appeler ?

L'homme était vêtu de cuir bouilli de couleur sombre et portait une barbe courte, qui lui faisait une mâchoire au carré. Il affichait un air à la fois mauvais et calme. Il avait davantage l'allure d'un tueur que d'un coursier. L'arme qu'il portait au côté droit ressemblait plutôt à un énorme couteau de boucher qu'à une épée. Léraline croisa son regard et sut immédiatement qu'elle avait affaire à un professionnel. Cet homme n'était pas là pour plaisanter. S'il avait un doute sur son identité, soit il passerait à l'assaut, soit il battrait en retraite.

— Si vous êtes Stroph, alors votre collègue doit s'appeler Jürgen.

L'homme laissa échapper un sourire malveillant.

— C'est exact.

Il détailla rapidement Léraline et s'attarda sur McGowein. Visiblement, la présence du guerrier le dérangerait et ne semblait pas faire partie de ce à quoi il s'attendait.

— Il semble que vous soyez notre contact. Toutefois, je suis

surpris de vous voir accompagnée.

— Ce sont mes affaires et pas les vôtres. Vous seriez bien aimable de ne pas poser de questions et de me remettre ce que vous avez amené pour moi.

— À votre aise.

L'homme ne paraissait pas enchanté de la réponse ni du ton avec lequel Léraline avait parlé, mais il semblait néanmoins satisfait de l'échange.

— Une dernière vérification avant de vous le remettre. Qu'est-ce que nous vous amenons ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, ce sont mes affaires et elles me regardent. Maintenant, allez-vous honorer votre part du marché ou dois-je comprendre que vous refusez de le faire ?

L'homme éclata de rire. Sa bonne humeur soudaine déconcerta un instant Léraline, mais elle tâcha de n'en rien montrer.

— Et pour notre paiement ?

Cette fois-ci, la jeune femme marqua une pause embarrassée. Elle ne savait pas quoi répondre. Tant pis, c'était quitte ou double. Elle allait tenter le tout pour le tout et elle verrait bien.

— Je regrette, mais ce n'est pas moi qui m'occupe de ces choses-là. Notre affaire est elle donc caduque ?

— Hahaha !

Le dénommé Stroph rayonnait désormais d'une bonne humeur non feinte.

— Par ici, derrière cette vieille poutre à moitié pourrie. Nous avons déjà été payés, mais on est toujours partant pour un petit extra, n'est-ce pas ? Hahaha !

— Je vois. Vous n'aurez rien de plus de ma part. Je suis simplement venue récupérer la marchandise.

Léraline se dirigea vers la poutre que lui avait indiquée la fripouille et aperçut bientôt un coffre bien dissimulé. Ce dernier était plutôt grand. Elle aurait besoin d'aide pour le

déplacer, surtout vu le peu d'espace de manœuvre dont elle disposait. Elle s'adressa à l'homme à la mine patibulaire d'un ton ironique.

— Et vous vous étonnez que je ne sois pas venue seule, vous ne manquez pas d'air !

Comme réponse, elle n'obtint que davantage de gloussements, ponctués de grognements et de reniflements légèrement porcins.

— Il y a peut-être un moyen pour vous d'obtenir un extra, comme vous dites.

Stroph reprit un air sérieux et se redressa pour écouter la Gardienne.

— Retrouvons-nous en bas dans dix minutes, avec votre collègue Jürgen. Si mon offre vous intéresse, nous ferons affaire. Sinon, nos routes se sépareront ici. Qu'en pensez-vous ?

Le lascar sembla réfléchir un instant, mais son regard avide laissait présager sa réponse.

— Très bien. Dans dix minutes.

Alors que leur interlocuteur quittait l'espace étroit où ils se trouvaient et descendait l'escalier, Léraline fit signe à McGowein de venir l'aider à tirer le coffre hors de sa cachette. Ce dernier s'exécuta et tira en fait le coffre à lui seul jusqu'au milieu du plancher, le faisant glisser en quelques tractions.

La Gardienne se pencha pour observer leur prise avec plus d'attention. Elle se mit à genoux pour en inspecter les moindres détails. Il s'agissait d'un banal coffre de bois et de fer, d'environ cinq coudées de long par trois de haut, pour guère plus de deux de profondeur. Le bois ne portait aucune marque particulière, mis à part des traces d'usure et de frottement, sûrement occasionnées lors du transport. Le fer n'était là que pour renforcer les coins et le mécanisme de fermeture. Aucun motif n'était visible. Un coffre de rangement tout ce qu'il y avait de plus commun. Le mécanisme de fermeture était une simple serrure à l'aspect rustique mais plutôt solide.

La jeune femme se demanda comment le coffre avait été amené ici. Y avait-il un chariot dissimulé quelque part à l'extérieur du moulin ? Avait-il été transporté à dos de cheval ? Ou moins vraisemblable, à dos d'homme ? Elle essaya de le soulever : il était bien plus lourd qu'elle ne l'aurait cru. Quoi qu'il renfermât, cela devait bien peser dans les quatre-vingt à cent kilos.

Léraline jeta un regard interrogateur à McGowein, qui leva les épaules en signe d'impuissance. Elle s'intéressa alors au mécanisme de fermeture. Le coffre était verrouillé, ce qui n'était point surprenant. La jeune femme réfléchit quelques instants et détacha sa pince à cheveux. Elle fourragea dans la serrure mais sans succès : le coffre resta obstinément verrouillé. Elle s'attacha de nouveau les cheveux et se replongea dans une profonde réflexion. Il lui fallait vite trouver quelque chose à raconter aux deux hommes, car les dix minutes n'allaient pas tarder à s'être écoulées.

Un violent bruit d'acier qui heurte l'acier déchira soudain l'air sur sa droite, alors que McGowein était projeté en contrebas et s'écrasait lourdement dans les décombres du rez-de-chaussée. Une ombre qu'elle eut à peine le temps de voir sauta à la suite de son compagnon pendant sa chute et elle entendit un remue-ménage assez impressionnant remplacer le silence qui meublait le moulin depuis leur arrivée.

Léraline fit volte-face pour se ruer vers l'escalier juste à temps pour voir la lame qui filait droit vers sa gorge. Elle l'esquiva au prix d'une acrobatie dont elle se serait passée en portant une jupe. Elle dégaina sa longue lame effilée et observa l'homme qui les avait quittés quelques minutes plus tôt.

— Que vous prend-il ? Vous avez remis votre colis. Pourquoi vous en prendre à nous ?

Pour toute réponse, l'homme se mit à fouetter l'air sauvagement de son espèce de gros hachoir. Il n'en donnait pas l'air sous ses airs bourrus et balourds, mais il était vif et maniait

son arme avec une dextérité impressionnante. Il parvint à la repousser jusqu'à ce qu'elle se trouve dos au vide. Son intention était visiblement de la projeter en bas à son tour, si elle ne finissait pas embrochée avant cela.

Léraline voulait l'interroger mais comprit que si elle ne se défendait pas sérieusement, elle risquait d'y laisser la vie. Le dénommé Stroph essayait de la tuer, cela ne faisait aucun doute. Pourquoi ce revirement soudain ? Les sons de bataille en contrebas faisaient un tintamarre du tonnerre. On avait l'impression que tout ce qui se trouvait dans la pièce était projeté dans les murs avec violence. La personne de McGowein ne faisait pas exception, car elle reconnut à plusieurs reprises le son de son armure heurtant rudement le sol ou un mur.

Tuer ou être tuée. C'était la seule issue que lui offrait son adversaire, visiblement rompu à ce genre d'exercice, même si son intention première avait été de la surprendre dans le dos plutôt que de l'affronter directement. Il ne faisait pas de mouvement inutile et ne se laissait pas distraire par le fait qu'elle était une femme. Il agissait en vrai professionnel du meurtre et semblait vouloir en finir au plus vite.

Ce fut un regard ébahi et plein d'incompréhension que Stroph posa sur la lame qui venait de lui percer la poitrine. Cette femme était dangereuse, mais il n'aurait jamais cru qu'elle puisse l'être à ce point. Il n'avait pourtant pas baissé sa garde ni n'avait laissé la moindre chance à sa victime. Jürgen lui avait dit qu'ils devaient les tuer, sans lui fournir d'explications. Les rares fois où son compagnon lui demandait de faire quelque chose, il savait qu'il devait s'exécuter sans discuter ou aurait à subir des représailles. S'il était un assassin accompli et adroit, Jürgen était bien plus dangereux que lui. Ironie du sort, il allait mourir sans savoir pourquoi, alors que fortune et femmes l'attendaient et qu'il ne lui restait plus qu'à profiter des deux.

— Qui vous a envoyés ? Donnez-moi son nom.

Stroph s'écroula à genoux, vomissant de fins filets de liquide écarlate. Il sentait sa vie le quitter. Il leva les yeux vers la Gardienne et se mit à ricaner. C'est en riant qu'il s'étouffa dans son propre sang et périt.

— Allons, parlez, avant qu'il ne soit trop tard !

Le brigand s'affaissa au sol, alors que le sang continuait de couler et formait une petite flaque. Léraline s'agenouilla rapidement au-dessus de lui et constata qu'il était mort. Elle tourna alors son attention sur l'autre scène de bataille. Le vacarme qui résonnait dans le moulin se faisait plus étouffé désormais, comme si les combattants s'étaient éloignés.

Léraline descendit les marches quatre à quatre et se rua si vite dans la pièce du rez-de-chaussée qu'elle faillit s'étaler de tout son long. Il régnait ici un tohu-bohu dont l'origine des bruits lui parvenait de l'extérieur du moulin. Elle se fraya un chemin à travers toute cette pagaille, espérant que le sang qu'elle apercevait au sol et aux murs n'était pas celui de son compagnon. Il lui fallut une bonne minute pour atteindre la porte, qui avait été arrachée de ses gonds et reposait désormais à terre, fracassée en deux.

La jeune femme dut prendre le temps de s'habituer à la soudaine luminosité de l'extérieur pour localiser les deux hommes, qui s'affrontaient quelques vingtaines de coudées plus loin. Elle fila porter main forte à son compagnon, qu'elle trouva bientôt appuyé contre un arbre, ruisselant de sang et de débris végétaux, collés un peu partout sur sa peau et son armure.

Aucune trace de son assaillant. Peut-être s'était-il mis à couvert et attendait-il une opportunité pour s'en prendre à elle aussi ? Elle devait se montrer très vigilante.

McGowein haletait et grognait. Il portait la trace de nombreuses blessures et le sang dont il était couvert était probablement le sien. À en juger par sa posture et son visage, il ne faisait aucun doute qu'il avait été violemment malmené.

— Content de vous voir saine et sauve, Léraline.

McGowein punctua ses paroles en crachant un flot de sang, puis il fut pris de convulsions et s'effondra au sol.